

il s'en faisait une consommation très considérable dans le siècle d'Auguste. L'on dit que sous le regne de Tibère, la rareté de cet objet précieux causa une commotion parmi le peuple. Ce commerce a fleuri pendant longtems, et le papyrus avoit encore une si grande valeur à la fin du troisième siècle que lorsque Firmus, marchand riche et ambitieux et visant un pouvoir, eut pris la ville d'Alexandrie, il se vanta d'y avoir trouvé assez de papier pour payer toute son armée—Le papyrus étoit encore beaucoup en usage du tems de St. Jérôme, qui vivoit à la fin du quatrième siècle. Cet article de commerce donnoit de grands revenus à l'empire romain, et on augmenta tous les jours, sous les divers souverains, les droits d'importation sur le papyrus jusqu'à ce qu'enfin ils fussent devenus oppressifs. Théodore le premier roi des goths en Italie, les abolit vers la fin du cinquième ou au commencement du sixième siècle. Cassidore en a inséré l'acte dans la trente-huitième lettre de son onzième livre, et il en saisit l'occasion de féliciter le monde entier sur l'abolition de l'impôt sur un objet si essentiellement nécessaire à tous les hommes, et dont l'usage général, comme Pline l'a remarqué, "civilisait et immortalisait l'homme."—Le tems précis auquel on perdit l'usage de ce papier, a été, comme celui de son invention, un sujet de discussions entre les antiquaires ; quelques-uns le mettent au cinquième siècle, d'autres le font descendre jusqu'au onzième. Il est cependant très probable que quand les sarazins s'emparèrent de l'Egypte vers le milieu du septième siècle, les communications entre ce pays et Rome furent interrompues, et que l'exportation du papyrus devint alors rare et très précieuse. Avant cet événement, tous les documents publics avoient été exécutés sur le papyrus, mais le parchemin y fut substitué immédiatement après.—L'on trouve dans l'histoire naturelle de Pline une description minutieuse et exacte de cette plante, et de la manière dont on en faisoit du papier. Bruce en parle aussi dans ses voyages, et ce qu'il en dit s'accorde avec les écrits du naturaliste romain sur ce sujet.—Les racines de cette plante sont tortueuses ; sa tige triangulaire, s'élève à la hauteur de vingt pieds, en diminuant graduellement de grosseur, et se termine par une espèce de touffe flottante.—L'on faisoit le papier avec l'écorce intérieure de la tige, que l'on divisait au moyen d'une espèce d'aiguille, en feuilles très minces, et aussi large que la plante le permettait. Les feuilles du milieu étoient regardées comme les meilleures, celles du dessus et du dessous de l'écorce avoient moins de valeur. Après avoir été séparées de la plante, les feuilles étoient polies, et les côtés coupés régulièrement, afin qu'elles pussent mieux se joindre, et on les étendoit sur une table l'une à côté de l'autre, de manière à se toucher ; alors on plaçoit un autre rang de ces feuilles sur le premier, à angle droit. On les humectait avec de l'eau du Nil, et on les pressait ensuite ; cette opération finie, on les exposait au soleil. L'on supposait généralement que les eaux bourbeuses du Nil avoient une propriété glutineuse, qui causait l'adhésion des feuilles du papyrus. Cependant Bruce affirme que cette supposition n'a rien pour l'appuyer ; et que le fluide bourbeux n'a pas vraiment de qualité adhérente. Au contraire, il trouve que l'eau de ce fleuve ne peut produire qu'un effet opposé jusqu'à ce qu'on en ait extrait les parties terreuses qu'elle ramasse dans son cours. Ce voyageur a fait plusieurs morceaux de papier de papyrus, tant en Abyssinie qu'en